

# CHARLES DE FRANCE,

OU

## AMOUR ET GLOIRE,

OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES,

REPRÉSENTÉ pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 18 juin 1816, à l'occasion du mariage de S. A. R. Monseigneur le Duc de BERRI.

PAROLES

DE MM. THÉAULON ET DARTOIS,

X

MUSIQUE

DE MM. BOYELDIEU ET HÉROLD.

Français, de l'espérance  
Suivez la douce loi ;  
Criez, criez : *Vive le Roi!*  
Car le Roi dit : *Vive la France!*

( ACTE II<sup>e</sup>. )



A PARIS,

Chez BARBA, libraire au Palais-Royal, derrière le théâtre Français.



1816.

MADAME LA DUCHESSE

D'AUMONT.

MADAME,

*Cet ouvrage pourrait-il ne pas intéresser les Français ? la nation entière partage , aujourd'hui , les sentimens qu'il exprime ; et en paraissant sous vos auspices , il s'offre au public , protégé par un nom qui se rattache à tout ce que la Monarchie française a de beaux et de glorieux souvenirs.*

*Pénétrés de la plus vive reconnaissance pour la faveur que vous avez daigné nous accorder ,  
Nous avons l'honneur d'être avec le profond respect qu'inspirent vos vertus ,*

MADAME ,

*Vos très-humbles et très-obéissans  
serviteurs ,*

THÉAULON et DARTOIS.

## PERSONNAGES.

---

- CHARLES DE FRANCE**, Comte de Valois, fils de  
Philippe-le-Hardi, et petit-fils de St. Louis, *M. Huet.*
- MARGUERITE DE SICILE**, fille de Charles II, roi de  
Naples et de Sicile, *M<sup>lle</sup>. Regnault.*
- La comtesse AMÉLIE D'ALTONA**, dame d'honneur  
de la Princesse, *Mad. Paul.*
- BIANCO**, Napolitain, écuyer de Charles de France, *M. Martin.*
- Le Baron DE MONTALFIERO**, caricature noble, *M. Juliet.*
- FLORETTA**, sa pupille, *Mad. Moreau.*
- ANTONIO**, concierge du château du Baron, *M. Lesage.*
- JEANNE**, sa femme ; *Mad. Desbrosses.*
- ALIBERTHE**, leur fille, *M<sup>lle</sup>. Leclerc.*
- Suite de la Princesse.  
Suite du Prince. 20 JY 63  
Habitans de la Provence.

*La scène se passe en Provence, entre Nice et Toulon, dans un  
château bâti sur les bords de la mer.*

*L'action a lieu en 1275.*

# CHARLES DE FRANCE,

OU

AMOUR ET GLOIRE.

---

---

ACTE PREMIER.

---

*(Le Théâtre représente un salon gothique.)*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, JEANNE, ALIBERTHE.

JEANNE.

Décidément, M. Antonio, vous ne voulez pas donner votre démission de la place de concierge de ce château ?

ANTONIO.

Y pensez-vous, ma femme ! une place superbe et où il n'y a rien à faire ; car, enfin, voilà plus d'un mois que je n'ai ouvert la porte.

JEANNE.

Et c'est ce qui me désole, vraiment; il me semble que je suis enterrée toute vivante dans ce vilain donjon.

ANTONIO.

Silence, ma femme, silence, ou parlez avec plus de respect du noble château de M. le baron de Montalfiero.

JEANNE.

Son château! son château! dites plutôt une tanière dont M. le Baron est l'aimable châtelain.

ALIBERTHE.

Quelle demeure, grand Dieu! des tourelles qui n'ont pas été réparées depuis le roi Dagobert; des appartemens dont les meubles sont aussi vieux que les murailles.

JEANNE.

Un amas de ruines, enfin, et le tout au bord de la mer, mille fois exposé aux incursions des Sarrazins, qui finiront par m'enlever quelque jour... et, en conscience, je ne sais pas si j'en serais fâchée.

ANTONIO (*froidement*).

Ni moi non plus; mais, de quoi vous plaignez-vous? nous avons ici des jardins superbes et une vue admirable : la mer Méditerranée d'un côté, les Alpes de l'autre, et, quand le tems est clair, les clochers de

Nice en perspective: aussi, comme il n'y a rien à faire à la porte, je passe ma vie à la fenêtre; imitez-moi

JEANNE.

Quelles distractions pour une femme dont le premier mari a été concierge du château de Vincennes! ah! que l'amour nous fait faire de sottises, et quel démon vous appelait à Paris! mais, c'est un point arrêté, je ne veux pas rester plus longtems dans cet horrible séjour; et puisque M<sup>lle</sup>. Floretta, notre jeune maîtresse, doit partir pour Paris, après son mariage, je vous préviens que je pars avec elle.

ANTONIO.

Bon voyage, ma femme.

ALIBERTHE.

Moi, je ne quitte pas ma mère!

ANTONIO.

Moi, j'aime la solitude, et je reste avec M. le baron.

JEANNE.

Quel plaisir je me promets des fêtes brillantes que l'on prépare pour le mariage de notre bon prince! j'ai dansé, le jour de sa naissance, sous le chêne où le roi Louis venait rendre la justice; que ne puis-je y danser encore le jour de son mariage! mais, hélas! je n'y verrai plus cet arbre chéri!

COUPLETS.

1<sup>er</sup>.

Ce vieux chêne , dont le feuillage  
Protégeait le meilleur des Rois ;  
Quand il venait sous son ombrage ,  
A ses enfans offrir des lois.  
Sous la vieillesse , trop funeste ,  
Hélas ! il est tombé , dit-on :  
Le chêne est mort ; mais il en reste  
Heureusement un rejeton.

ANTONIO.

2<sup>e</sup>.

Ainsi du chêne, et d'un Roi sage,  
Le sort est à-peu-près pareil :  
Le vieux chêne par son feuillage  
Préservait des feux du soleil ;  
De saint Louis l'âme céleste  
Protégea la France, dit-on :  
Ce Roi n'est plus ; mais il en reste  
Heureusement un rejeton.

ALIBERTHE.

3<sup>e</sup>.

Quand Naples s'unit à la France,  
Puisse , comblant tous nos souhaits ,  
Dans trois mille ans cette alliance ,  
Faire dire à tous les Français :  
Ne craignons plus un sort funeste.  
En regrettant des Rois si bons ,  
N'oublions pas qu'il nous en reste  
Heureusement les rejetons.

LE BARON (*en dehors*).

Antonio!

ANTONIO.

Voilà, M. le baron. Retournez au guichet, ma femme, et si l'on vient vous demander l'hospitalité, faites la sourde oreille.

JEANNE.

C'est une belle habitude que vous avez-là ! patience ! patience !

ANTONIO.

Que voulez-vous dire, s'il vous plaît, ma femme ?

JEANNE.

Moi ! mon Dieu ! je ne dis rien.

ANTONIO.

Heureusement les clefs de la porte ne me quittent pas ; je les tiens . .

JEANNE (*les montrant, à part*).

Et moi aussi !

ANTONIO.

Allons, allons, à l'ouvrage, Mademoiselle ; vous, Madame, à la porte ; moi, je retourne à la fenêtre.

(*Jeanne sort avec Aliberte.*)



## SCÈNE II.

LE BARON, ANTONIO.

LE BARON.

Antonio !

ANTONIO.

Monsieur le baron !

LE BARON.

Je viens d'apercevoir une caravane de pèlerins arrêtée devant la porte de mon château. Va savoir ce qu'ils demandent ; et s'ils veulent entrer, dis-leur que je ne fais pas de miracles et qu'ils peuvent poursuivre leur chemin.

ANTONIO.

J'y cours, monsieur le baron.

LE BARON.

Antonio !

ANTONIO (*revenant*).

Monsieur le baron ?

LE BARON.

Je te le répète, je ne veux voir personne ; en venant habiter ce château, bâti au bord de la mer, je me suis séparé du monde pour toujours. La solitude est

mon seul bonheur : c'est pour être plus solitaire que je marie ma pupille , et j'espère que tu vas renvoyer ta femme ?

ANTONIO.

† Avec plaisir.

LE BARON.

Je n'ai qu'un regret , c'est de ne pouvoir te renvoyer aussi.

ANTONIO.

Merci , monsieur le baron.

LE BARON.

Il faut que je sois seul , pour être heureux. Antonio !

ANTONIO ( *revenant* ).

Monsieur le baron ?

LE BARON.

N'oublies pas que j'attends aujourd'hui le comte Bianco , mon neveu ; jeune homme charmant , que je n'ai jamais vu ; écuyer de son altesse le prince royal Charles de France. Il me tarde qu'il arrive , et cela , parce que je voudrais le voir parti. S'il vient ce matin , ce soir le mariage , et demain congédié. Va-t'en vite dire à ces pèlerins que le châtelain est absent ; et sur-tout , tiens toujours ta porte exactement fermée.

ANTONIO.

Oh ! soyez tranquille , la clef ne me quitte jamais.

LE BARON.

Exécute promptement mes ordres ; je suis contrarié de savoir tant de monde si près de moi !

ANTONIO.

Je vais vous en débarrasser. (*Il se retourne.*) Ah ! mon Dieu !

LE BARON.

Qu'est-ce ?

ANTONIO.

La caravane de pèlerins.

LE BARON.

Toute la caravane dans mon château ! moi qui ai juré de ne recevoir âme qui vive ! Tu as donc oublié de fermer la porte , imbécille ?

ANTONIO.

Oh ! monsieur , je suis en règle , voilà ma clef.

LE BARON.

Tu vas voir comme je vais parler à ces pèlerins !

ANTONIO.

Monsieur , Monsieur , il n'y a que des pèlerines. Mlle. Floretta est avec elles.

LE BARON.

C'est différent ; il faut être poli avec les femmes. Je vais les chasser avec douceur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE, LA COMTESSE et  
DAMES de la suite, toutes en pèlerines. FLO-  
RETTA (*les amenant*).

CHŒUR.

Noble baron, dans ton manoir ;  
Daigne, daigne nous recevoir.  
Nous venons de la Palestine  
Implorer la bonté divine  
Pour notre Roi chéri,  
Philippe-le-Hardi.

MARGUERITE.

Écoute notre prière,  
Et ne trompe point notre espoir !  
Dans ta retraite hospitalière,  
Noble baron, daigne nous recevoir ?

LE BARON.

Vraiment, elle est charmante !  
( *A Marguerite.* )  
Comptez-vous demeurer longtems ?

MARGUERITE.

Jusqu'à demain.

LE BARON.

C'est trop de tems ;

Je ne le puis.

FLORETTA.

Ah ! comblez leur attente.

LE BARON.

Non, non, mon plan est arrêté.

Si cela peut vous plaire ,

Une heure d'hospitalité ,

C'est tout ce que je puis faire.

ANTONIO.

C'est déjà trop, en vérité.

CHOEUR.

Noble baron, dans ton manoir ;

Daigne, daigne nous recevoir.

Nous venons de la Palestine

Implorer la bonté divine]

Pour notre roi chéri ,

Philippe-le-Hardi.

LE BARON.

Le soleil commence à peine sa carrière, pourquoi  
ne pas poursuivre votre route ?

LA COMTESSE.

Ces rivages sont infestés de Sarrazins, et le navire

qui nous ramène de la Judée, poursuivi par ces pirates, a été forcé de chercher un abri dans ces parages.

LE BARON.

J'entends, vous n'osez plus vous remettre en mer ?

FLORETTA.

Des Sarrazins ! Ah ! monsieur le baron , ne les exposez pas.....

LE BARON.

Il est sûr que si , avec ces jolis minois , elles tombaient entre les mains des infidèles.....

ANTONIO (*à part*).

Ce serait un joli pèlerinage qu'elles auraient fait là.

MARGUERITE (*avec noblesse et gâté*).

Soyez bien persuadé, monsieur le baron, que vous ne vous repentirez point de nous avoir accordé l'hospitalité ; à notre prochain pèlerinage , notre premier vœu sera pour vous.

LE BARON.

Oui ! Eh bien ! souvenez-vous de prier le ciel de ne plus m'envoyer de pèlerins ni de pèlerines. Allons, voilà qui est décidé, vous resterez, ici, jusqu'à demain. Quoique je n'aie jamais voulu aller à la croisade, je n'aime pas les Sarrazins, et je serais fâché d'être cause que vous tombassiez en leur pouvoir. (*A Floretta.*)  
Que rien ne manque à ces dames. Toi, Antonio, fais-

leur préparer les appartemens les plus éloignés des miens, et que l'on dispose tout pour qu'elles puissent partir au lever de l'aurore. Adieu, charmantes pélerines; je suis enchanté de vous avoir vues.

LA COMTESSE.

Comment vous témoigner notre reconnaissance ?

LE BARON.

En ne revenant plus. Bon voyage! (*A Antonio.*)  
Va-t-en fermer la porte. (*Il sort.*)

ANTONIO.

Soyez tranquille, monsieur le baron. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, *excepté le BARON et ANTONIO.*

FLORETTA.

Que je suis contente de vous voir rester ici jusqu'à demain! Et avec quel plaisir je vais exécuter les ordres de monsieur le baron.

MARGUERITE.

Êtes-vous sa fille, aimable enfant ?

FLORETTA.

Non, Madame; mon père est mort en Palestine.  
Monsieur le baron est mon tuteur.

LA COMTESSE.

Mais, vous devez périr d'ennui dans ce château solitaire?

FLORETTA.

Oh! c'est vrai, je m'y suis bien ennuyée; mais tout est réparé, je vais me marier. Mon prétendu arrive aujourd'hui. Vous le verrez. On dit qu'il est charmant. C'est un Napolitain Il est attaché à un prince. J'irai à la cour! Je suis d'une joie..... Mais j'oublie ce que l'on m'a prescrit de faire pour vous, et cela est très-mal : vous devez être bien fatiguées? Pardon, pardon; mais il y a si longtems que je n'avais trouvé à qui parler. (*A la suite.*) Venez, Mesdames, venez avec moi.

(*Elle sort; la suite sort avec elle.*)

## SCÈNE V.

MARGUERITE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je devine maintenant, Madame, pourquoi le seigneur Bianco a choisi le château de son oncle pour l'entrevue que Votre Altesse désire avoir incognito avec le prince aimable qui va devenir son époux.



MARGUERITE.

‘Croyez-vous, ma chère Amélie, qu’il pourra déterminer le comte de Valois à se rendre en ces lieux ?

LA COMTESSE.

Je connais Bianco ; il est adroit, et l’on peut se reposer sur son zèle. C’est par lui que nous avons appris que le prince, impatient de vous voir, vous attendait secrètement à Marseille. Parties de Naples dans les premiers jours du printemps, notre traversée a été des plus heureuses, et déjà nous apercevions les rivages enchantés de la Provence lorsque des pirates sarrazins nous forcèrent de chercher un refuge dans le port de Nice. Craignant de s’exposer encore aux mêmes dangers, Votre Altesse a résolu de se rendre directement de Nice à Paris ; et Bianco, que j’ai informé du désir que vous aviez de voir le prince sans en être connue, a promis de l’amener, aujourd’hui même, dans ce château.

MARGUERITE.

Où nous courions les risques de ne pouvoir pénétrer.

LA COMTESSE.

Bianco m’avait écrit que la femme du concierge était gagnée, et que toutes les portes nous seraient ouvertes quand nous nous présenterions.

MARGUERITE (*riant*).

Le baron pouvait nous refuser l’hospitalité ?

LA COMTESSE.

Il est vrai que ce baron n'a pas dans le pays une grande réputation de galanterie.

MARGUERITE.

Enfin, si le prince allait découvrir notre stratagème.

LA COMTESSE.

Qui pourrait soupçonner la princesse de Sicile et toutes les dames de sa cour cachées sous les modestes habits de pèlerines, et recevant l'hospitalité dans un vieux manoir ? Nous avons prudemment laissé les gens de votre suite campés de l'autre côté de la montagne, et l'isolement de ce château, nos déguisemens et l'adresse de l'écuyer du prince semblent se réunir pour favoriser l'épreuve que Votre Altesse veut tenter.

MARGUERITE.

Qu'il me tarde de le voir, ma chère comtesse, ce prince que j'ai accepté pour époux, d'après tout le bien que m'en a dit la renommée ! ce prince, petit fils de St. Louis et digne héritier de son courage et de ses vertus !

LA COMTESSE ( *avec gaieté* ).

Pourquoi douter de sa constance en amour ?

MARGUERITE.

On dit les Français si légers !

LA COMTESSE.

Il est vrai que tous les chevaliers ont, ici, la même

devise : *Dieu, le roi, l'honneur et les dames*, et que le prince, comme tous les héros de sa race, unit à beaucoup de valeur un peu de galanterie ; mais vos attraits l'enflammeront, Madame, et vos qualités le rendront fidèle.

MARGUERITE.

Nous voilà donc dans cette belle France qui va devenir ma patrie, sur cette terre riante qui porta le berceau de mes aïeux !

LA COMTESSE.

Pour moi, fixée depuis mon mariage à la cour de votre auguste père, j'éprouve, en revoyant mon pays, un sentiment délicieux.

MARGUERITE.

J'aimai toujours les Français ; croyez-vous, ma chère comtesse, que les Français m'aimeront ?

LA COMTESSE.

Il n'y a point de peuple, Madame, qui sache mieux apprécier la vertu.

DUO.

MARGUERITE.

Salut, France chérie,  
Délicieux séjour,  
Noble et douce patrie,  
De la Gloire et de l'Amour !

LA COMTESSE.

Salut, France chérie ! etc.

MARGUERITE.

Je vais donc voir ce peuple aimable,  
Dans les combats si redoutable ;  
Ce peuple en Europe cité,  
Par sa noble urbanité.

LA COMTESSE.

Déjà tous les vœux vous demandent :  
Ah ! que d'hommages vous attendent !

MARGUERITE.

Ah ! l'hommage des Français  
A pour mon cœur bien des attrait.

*Ensemble.*

Salut, France chérie,  
Délicieux séjour,  
Noble et douce patrie  
De la Gloire et de l'Amour !

MARGUERITE.

O Français, que je serais fière,  
Si je pouvais, cédant à la plus douce loi,  
Rendre votre sort plus prospère ;  
Mais sur ce point, votre bon Roi  
Ne me laissera rien à faire.

LA COMTESSE.

Ah ! les Français vous chériront,  
Comme ils chérissent leur princesse ;  
Et comme elle, sans cesse,  
Les malheureux vous béniront.

ENSEMBLE.

Salut, France chétie,  
Délucieux séjour,  
Noble et douce patrie,  
De la Gloire et de l'Amour.

---

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, FLORETTA.

FLORETTA (*très-joyeuse*).

Mesdames, vos appartemens sont prêts, vous pouvez vous y retirer quand il vous plaira.

MARGUERITE.

Vous me paraissez bien joyeuse.

FLORETTA.

Et j'en ai bien sujet, vraiment ! Le seigneur Bianco a écrit à son oncle qu'il arriverait aujourd'hui, et depuis qu'il est jour je n'ai pas quitté la croisée de ma chambre ; c'est de là que je vous ai aperçues. Tout-à-l'heure en donnant des ordres pour vous, j'y suis allé regarder ; et, jugez de ma joie, le premier objet qui a frappé mes yeux, ce sont des cavaliers qui s'avancent vers le château.

MARGUERITE (*à la comtesse*).

C'est le prince, sans doute ?

LA COMTESSE (*bas*).

Je le crois comme vous. Évitez d'abord ses regards.

FLORETTA.

Ce ne peut être que mon prétendu, car ils arrivent très-vite. C'est le premier, je gage; je l'ai vu de très-loin, mais il m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Aimable Floretta, conduisez-nous aux appartemens que vous nous avez fait préparer.

FLORETTA.

Oui, Madame, à l'instant. Antonio, Antonio.

---

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTONIO (*accourant*).

ANTONIO.

Mademoiselle ?

FLORETTA.

Allez bien vite ouvrir à mon prétendu, afin qu'il n'attende pas. Pardon, Mesdames, mais je suis d'une joie, d'un ravissement ! Allez donc, Antonio, allez donc.

(*Elles sortent toutes.*)

ANTONIO.

On y va, Mademoiselle, on y va.

---

## SCÈNE VIII.

ANTONIO, LE BARON.

LE BARON.

Antonio !

ANTONIO.

Monsieur le baron.

LE BARON.

La porte du château est-elle bien fermée ?

ANTONIO.

Oh ! pour cette fois, je vous en répons.

LE BARON.

A la bonne heure. Je viens encore d'apercevoir une troupe de chanteurs ambulans au pied de mes remparts ; je ne veux point les recevoir ; c'est bien assez de ces pèlerines.

ANTONIO.

Mais c'est peut-être le prétendu de M<sup>lle</sup>. Floretta ?

LE BARON.

Je l'attends seul ; s'il m'amène du monde il restera à la porte comme les autres.

ANTONIO.

Mlle. Floretta m'a ordonné de lui ouvrir.

LE BARON.

Moi je le défends. Malheur à toi s'il entre, ici, quelqu'un sans ma permission.

ANTONIO (*se retournant*).

Ah! mon Dieu! monsieur le baron!

LE BARON.

Eh bien! qu'est-ce?

ANTONIO.

Toute la troupe de chanteurs ambulans.

LE BARON.

Toute la troupe! malédiction! concierge de malheur! je te chasserai, et je ferai murer les portes de mon château.

ANTONIO (*a part*).

Il faut que le diable s'en mêle ou ma femme.

(*En voyant tous les troubadours armés, le baron manifeste quelque crainte.*)



---

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES, BIANCO, *suite nombreuse;*  
*tous en troubadours, avec des harpes en sautoir.*  
*En voyant le baron, ils les prennent et s'accom-*  
*pagnent en chantant.*

ROMANCE.

CHARLES.

1<sup>er</sup>.

Quand l'épée et la lyre,  
Brillent dans notre main,  
De vaincre et de séduire  
Nous avons le dessein.  
Oui ; mais pour tes tourelles,  
Baron, rassure-toi :  
La lyre est pour les belles,  
L'épée est pour le Roi.

CHŒUR.

La lyre est pour les belles,  
L'épée est pour le Roi.

BIANCO.

2<sup>e</sup>.

Des bords de la Durance,  
Le joyeux ménestrel,

Entre , avec assurance ;  
Dans chaque vieux Castel.  
Aux plus nobles tourelles ,  
On peut frapper, je croi,  
Quand on chante les belles  
Et qu'on défend son Roi.

CHŒUR.

Quand on chante les belles  
Et qu'on défend son Roi.

LE BARON.

On dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour  
venir troubler ma solitude.

BIANCO ( *à part* ).

Il ne croit pas dire si vrai.

LE BARON.

Messieurs les troubadours , j'en suis bien fâché ;  
mais , comme je ne puis donner l'hospitalité à tout  
le monde , et qu'il est tombé , tout-à-l'heure , de  
la Palestine dans mon château , un déluge de pé-  
lerines.....

BIANCO ( *à part* ).

Bon ! c'est la princesse !

LE BARON.

Vous voudrez bien continuer votre route jusqu'au  
château voisin.

CHARLES ( *à Bianco à part* ).

Votre oncle, mon cher Bianco, n'aime pas la musique.

BIANCO ( *bas au prince* ).

Orphée ne l'eût pas attendri.

LE BARON.

Antonio !

ANTONIO.

Monsieur le baron.

LE BARON.

Reconduis ces messieurs jusqu'à la porte.

BIANCO.

Comment, monsieur le baron, vous chasseriez ainsi, sans pitié, les compagnons de votre neveu ? des troubadours distingués qu'il amène de Marseille pour célébrer son heureux mariage ?

LE BARON.

Mon neveu ! où est-il donc, mon neveu ?

BIANCO.

Il est devant vos yeux. Est-ce que la voix de la nature ne vous le dit pas ?

LE BARON.

Attendez que je l'écoute ( *remarquant le prince* ) ; à sa tournure distinguée, je devine que c'est Monsieur.

CHARLES (*avec gaité*).

C'est moi-même , mon cher oncle.

BIANCO (*bas*).

Mais , mon prince.....

CHARLES (*bas*).

Sa méprise peut servir nos projets.

BIANCO (*en riant*).

Allons , je suis trop flatté que Votre Altesse veuille bien être moi.

LE BARON (*au prince , après l'avoir examiné*).

Mon neveu , soyez le bienvenu ; mais vous pouvez vous dispenser de vous faire suivre par tant de gens. Je ne veux point de fête , et j'espère que vous épouserez Floretta , ce soir , afin de partir demain.

CHARLES.

Eh quoi ! mon oncle ! vous quitter sitôt ?

LE BARON.

Oui , Monsieur , vous me gênez déjà.

CHARLES.

Mais laissez-moi du moins le tems de me faire connaître et de vous prouver que mon respect.....

LE BARON.

Je vous en dispense. Vous me prouverez que vous êtes le fils de ma sœur ; je vous remettrai les

titres et la fortune de ma pupille, vous l'épouserez ;  
et vous l'emmenez où bon vous semblera.

CHARLES (*à part*).

Le singulier personnage !

BIANCO (*à part*).

On m'avait dépeint mon cher oncle comme un  
ours ; mais il paraît que le portrait était un peu  
flatté.

---

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FLORETTA (*parée*).

FLORETTA.

Monsieur le baron, monsieur le baron, le seigneur  
Biancho est-il arrivé ?

LE BARON.

Oui, mademoiselle, il est ici.

BIANCO (*bas au prince*).

C'est sans doute Floretta ? elle est charmante !

CHARLES.

Je vous en fais mon compliment.

FLORETTA (*les examinant*).

Où donc est-il, monsieur le baron ?

LE BARON.

Est-ce que votre cœur ne vous le dit pas , Mademoiselle ?

FLORETTA (*vivement, montrant le prince*).

C'est Monsieur ?

BIANCO (*à part*).

Comme c'est flatteur pour moi !

LE BARON (*à Charles*).

Voilà , mon neveu , la fille du comte Hermande , mon parent ; il me l'a confiée en partant pour la Terre-Sainte , où il est resté. Elle a une fortune considérable , et , ce qui vaut bien mieux , de grandes qualités. Il fallait la marier : j'ai jeté les yeux sur vous , parce que je vous aime ; vous avez accepté , j'en suis ravi : la voilà , mariez-vous et allez-vous-en.

BIANCO.

Voilà une exhortation tout-à-fait paternelle.

LE BARON.

En attendant , mon neveu , rendez-moi le service de renvoyer à la ville voisine tous ces troubadours ; (*bas, à Charles*) et débarrassez-moi , particulièrement , (*montrant Bianco*) de ce Monsieur , dont l'air goguenard ne me revient pas du tout.

CHARLES.

Mais c'est le meilleur de mes amis.

LE BARON.

Cela ne me regarde pas , renvoyez toujours.

CHARLES.

Allons , mon oncle , puisque vous le voulez ( *s'approchant de Bianco , en riant et bas* ) : mon cher Bianco , votre oncle me charge de vous mettre à la porte.

BIANCO.

L'aventure serait trop plaisante ! ( *A part.* ) Je ne laisse pas le prince avec ma prétendue. ( *Haut.* ) Aimable Floretta , intercédez pour nous auprès de votre tuteur , afin qu'il nous permette de rester dans son château , au moins , jusqu'à demain matin.

FLORETTA.

Monsieur le baron , en conscience , vous ne pouvez leur refuser l'hospitalité , puisqu'ils viennent pour mon mariage ; ils partiront demain avec les pèlerines.

LE BARON.

Vous partirez tous.

BIANCO.

Tous ! foi de troubadour.

LE BARON.

Allons , que l'on prépare pour ces messieurs les appartemens de l'aile gauche du château , et qu'on ait pour eux tous les soins , tous les égards. ( *A Floretta.* ) Suivez-moi , Mademoiselle. ( *A Charles.* ) Mon neveu , je vais mettre tous ses titres en ordre , et je ne tarderai point à vous faire appeler. ( *A Bianco et aux troubadours.* ) N'oubliez-pas , Messieurs , que vous partez au point du jour.

BIANCO (à part).

Le bon parent que j'ai là !

(Le Baron sort avec Floretta, et les troubadours suivent Antonio.)

---

## SCÈNE XI.

CHARLES, BIANCO.

(Dès qu'ils se trouvent seuls, Bianco prend une attitude respectueuse.)

CHARLES.

Dans quel triste séjour, m'avez-vous donc conduit, mon cher Bianco, et qui a pu donner à la princesse la singulière idée de s'arrêter dans ce gothiquemanoir ?

BIANCO.

La comtesse d'Altona qui l'accompagne, m'ayant mandé de Nice l'évènement qui retardait l'arrivée de la princesse, et l'intention où était Son Altesse de traverser la Provence, afin d'éviter les Sarrazins, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de leur indiquer, sur la route, le château du baron Montalfiero, mon oncle, où mon mariage me forçait de me rendre, et où la princesse sera toujours beaucoup mieux que dans une pauvre auberge de village.

CHARLES (riant).

Oui, si le baron daigne la recevoir.



BIANCO (*avec finesse*).

Ah! rassurez-vous, mon prince, le baron la recevra. Malgré sa rudesse, mon cher oncle, qui a passé sa jeunesse dans les cours de Florence et de Ferrare, ne peut absolument manquer de savoir vivre, et j'ai fait dire à la comtesse de se présenter aux portes du château dans tout l'appareil qui suit ordinairement la fille des rois. D'après l'itinéraire que je leur ai tracé, c'est demain qu'elles doivent arriver. Jusque-là, mon prince, il faudra vous résigner à passer pour le neveu de mon oncle, et pour le prétendu de Floretta.

CHARLES.

Comment donc, mon cher Bianco, je trouve ce rôle charmant, et, puisque vous l'exigez....

BIANCO.

Mon prince, j'ai pensé que la méprise du baron pourrait vous faire traiter, ici, avec plus d'égards, et je me suis bien gardé de le détromper : soyez donc le prétendu de Floretta. (*En riant.*) Seulement, je supplie humblement, Votre Altesse de vouloir bien se souvenir que c'est moi qui dois l'épouser.

CHARLES.

Comment, vous pourriez croire !....

BIANCO.

Ah! ah!.... ah! mon Prince!

CHARLES.

Non, non, Bianco, rendez-moi plus de justice. Dé-

sormais mon cœur est tout à la princesse, et ce n'est pas au moment où je vais enfin goûter le bonheur si longtems désiré de la voir, que vous devez me soupçonner d'une coupable intention.

BIANCO.

Le ciel me préserve, mon prince, d'avoir une pareille idée !

CHARLES.

Quoique je n'aie jamais vu la princesse de Sicile, tout ce que la renommée a publié de ses vertus a fait naître dans mon cœur un sentiment qui m'était encore inconnu. Je l'aime, enfin, et le bonheur de ma vie est désormais attaché à l'hymen auguste que je vais contracter. Mais, en m'accordant sa main, Marguerite a-t-elle consulté son cœur ? n'obéit-elle point aux ordres du Roi son père ? voilà ce qu'il m'importe de savoir et ce qui, joint à l'impatience que j'ai de connaître la princesse, m'a fait voler à sa rencontre sous ce déguisement.

BIANCO (*à part, gaiement*).

Leurs Altesses Royales n'ont déjà qu'une seule et même pensée.

CHARLES.

Mais vous, mon cher Bianco, qui connaissez la cour de Naples, vous avez vu la princesse. Répondez-moi, de grâce ? Tout ce que l'on raconte de ses perfections n'est-il pas un peu exagéré ?

BIANCO (*à part, riant*).

Il m'a fait vingt fois la même question !

CHARLES.

Parlez-moi franchement !

BIANCO. ( *En se retournant il aperçoit Marguerite et la comtesse qui entrent et s'arrêtent dans le fond.* )

( *A part.* ) Voilà la princesse ! ( *Haut.* ) Mon prince ,  
je vais vous la dépeindre.... telle que je la vois.

---

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARGUERITE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE ( *à Marguerite.* )

C'est le prince ! voilà Bianco.

MARGUERITE ( *à la Comtesse.* )

J'éprouve une émotion !

## QUATUOR.

BIANCO.

Rose d'amour, et l'innocence même ;  
Grâce, candeur, brillent dans tous ses traits ;  
Et, sur son front, le plus beau diadème  
S'embellirait encor de ses attraits.

CHARLES.

Combien je bénis mon partage !

MARGUERITE.

Quel charme je trouve à le voir !

CHARLES.

Ah ! d'après cette douce image ,  
Le ciel a comblé mon espoir !

BIANCO (*regardant la princesse*).

Ah ! désormais le malheur auprès d'elle ,  
Verra du sort s'adoucir le courroux ;  
J'en suis garant : jamais âme plus belle  
Ne se peignit dans des regards plus doux.

ENSEMBLE.

Jour enchanteur , noble hyménée ,  
Je dois }  
Il faut } enfin bénir tes lois ;  
Par cette chaîne fortunée ,  
Tu fais deux heureux à-la-fois.

LA COMTESSE.

Approchons.

MARGUERITE.

Je tremble !

LA COMTESSE.

Courage !

CHARLES (*les apercevant*).

Que vois-je ! quels objets charmans !  
Quels regards doux et touchans !

(*S'approchant vivement de Marguerite.*)

*Chant naïf.*

Pélerine jolie ,  
D'où viens-tu , réponds-moi ?

MARGUERITE.

Des champs de la Syrie ,  
Prier pour un bon Roi.

CHARLES.

Pour les Français, j'espère,  
Tu fis aussi des vœux.

MARGUERITE.

En priant pour leur père,  
C'était prier pour eux.

CHARLES.

Charmante Pèlerine,  
Où vas-tu maintenant ?

MARGUERITE.

Gaîment je m'achemine,  
Vers mon fidèle amant.

*Ensemble.*

CHARLES (*à part*).

Quel trouble heureux fait dans mon âme,  
Naître son regard enchanteur.  
Jamais, jamais aucune femme  
Ne fit ainsi battre mon cœur.

MARGUERITE (*à part*).

Quel trouble il porte dans mon âme,  
Est-ce un présage de bonheur ?  
En me voyant, comme il s'enflamme ;  
Ah ! je sens battre mon cœur !

BIANCO.

Quel trouble heureux fait dans son âme, etc.

LA COMTESSE.

Quel trouble il porte dans son âme,  
C'est un présage de bonheur, etc.

CHARLES.

Je ne m'attendais pas, Mesdames, à trouver dans le triste manoir de mon oncle des objets si bien faits pour en embellir le séjour.

LA COMTESSE (*bas à la princesse, en riant*).

Ne vous effrayez pas ; Madame, c'est de la galanterie française.

MARGUERITE.

Ce n'est pas sans peine, Seigneur, que nous avons obtenu, de monsieur le baron, la grâce de nous y arrêter jusqu'à demain.

CHARLES.

Si ce château était à moi, Madame, le jour le plus triste de ma vie serait celui où vous le quitteriez.

MARGUERITE (*bas à la comtesse, en riant*).

Est-ce encore de la galanterie française, ma chère comtesse ?

LA COMTESSE.

Toujours.

CHARLES.

Depuis que la croisade est finie, je croyais que les pèlerinages de la Palestine étaient passés de mode ?

BIANCO.

Au contraire, seigneur ; plus il y a de dangers à les faire, et plus ils sont méritoires.

CHARLES.

Pour moi, je ne conçois pas qu'avec tant de char-

( 42. )

mes on puisse aller , si loin , implorer le ciel , et il me semble que les vœux des dames doivent être plutôt exaucés en France , que dans tout autre pays.

BIANCO (*avec finesse*).

Il paraît que le voyage de ces dames avait un but.... particulier.

MARGUERITE.

Oui , nous allons prier le ciel pour le bonheur de la France , (*avec gaiété , en regardant le prince*) et pour la conversion des infidèles.

CHARLES (*vivement*).

Vos vœux seront exaucés , Madame.

MARGUERITE.

Je ferai tout pour cela.

---

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES , LE BARON , ANTONIO.

LE BARON.

Mort et damnation ! je crois que tout l'enfer est déchainé contre ma solitude. Tantôt des pèlerines , tantôt des troubadours , et maintenant une nuée de paysans de tout âge et de tout sexe qui vient fondre sur mon château. Mais , pour cette fois , je ne les crains pas ; j'ai fermé la porte moi-même , et je suis bien tranquille.

( 43 )

ANTONIO (*regardant*).

Vous avez la clef, monsieur le baron?

LE BARON.

Elle ne me quittera plus.

ANTONIO (*froidement*).

Gardez-là bien. Voilà la nuée de paysans.

LE BARON (*stupéfait*).

Ah! mon Dieu!

BIANCO (*à part*).

Il en perdra la raison.

---

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, JEANNE, ALIBERTHE, TROUBADOURS,  
PAYSANS de la Provence, accourant en désordre.

LE BARON.

Que voulez-vous? que demandez-vous?

JEANNE.

Ah! monsieur le baron, daignez leur accorder  
asile et protection contre ces méchants Sarrazins.

CHARLES.

Les Sarrazins!

TOUS.

Les Sarrazins!



JEANNE

Débarqués , cette nuit , sur les côtes de la Provence , ils se sont répandus dans les villages , dans les châteaux d'alentour , et leur passage est marqué par le pillage et la destruction.

CHARLES. (*avec transport*).

Troubadours , quittez la lyre et reprenez l'épée. Nous sommes en petit nombre ; mais nous sommes Français.

MARGUERITE (*bas à la comtesse*).

S'il allait exposer ses jours ?

LA COMTESSE.

Rassurez-vous , Madame , le ciel veille sur les enfans de St. Louis.

JEANNE.

Ne perdez pas un instant , mes braves chevaliers , ils s'avancent vers ce château.

LE BARON.

Vers mon château !

BIANCO (*gaiement*).

Baron , ils viennent vous demander l'hospitalité.

ANTONIO.

Monsieur le baron , vous avez la clef ; je suis tranquille.

LE BARON.

Ah ! mon cher neveu ! Et vous , seigneurs troubadours , l'honneur et l'espoir de la France , c'est le ciel qui vous a conduits dans mon château.

( 45 )

JEANNE.

Hâtez-vous ; on dit que la princesse de Sicile est tombée en leur pouvoir.

CHARLES (*tirant son épée*).

La princesse ; vive Dieu !

BIANCO (*regardant la princesse , en riant*).

Je parie que la nouvelle n'est pas officielle.

*FINAL.*

CHARLES.

Allons , amis , que dans nos mains  
Le fer des croisés étincelle ;  
Du ciel défendons la querelle :  
Gloire à la France , et mort aux Sarrazins !

CHŒUR.

Gloire à la France , et mort aux Sarrazins !

MARGUERITE.

Dans quelles mortelles alarmes  
Ce départ plonge mon cœur !

LA COMTESSE.

Le ciel doit protéger leurs armes ,  
Et Charles reviendra vainqueur.

BIANCO (*bas , à Marguerite*).

Que ma fidélité rassure Votre Altesse !  
Je veillerai sur ses jours.

LE BARON.

Volez à notre secours.

ALIBERTHE.

Allez délivrer la princesse.

CHARLES.

Allons , amis , que dans nos mains  
Le fer des croisés étincelle ;  
Du ciel défendons la querelle :  
Gloire à la France , et mort aux Sarrazins !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Allons , amis , que dans nos mains , etc.

*Fin du premier Acte.*

---

## ACTE II.

---

*( Le théâtre représente une partie des jardins du château du baron. La scène est fermée par une haute charmille. Trois portiques, dont deux latéraux et un dans le fond, s'ouvrent sur le reste des jardins. Deux portiques d'une moindre dimension font face au public ; l'un à droite, l'autre à gauche. )*

*(L'ouverture annonce une bataille et une victoire. )*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIO, et LES PAYSANS occupés à placer des guirlandes autour des portiques, et entre les portiques des trophées formés des dépouilles des Sarrazins.

ANTONIO.

C'est bien, mes amis, c'est très-bien. Ce que vous avez fait là..... me fera honneur. Retournez mainte-

nant au petit pavillon , et achevez les bouquets que ce troubadour vous a demandés. ( *Les paysans sortent.* )  
Quel homme que ce troubadour ! En partant pour aller se battre , il songe à une fête ; il me recommande de décorer la grande salle des charmilles : je lui réponds que nous n'avons rien au château pour l'orner ; il me dit : « c'est bien , nous allons nous en occuper. » Je crois qu'il veut rire... pas du tout : il part avec le seigneur Bianco ; ils se battent : ils étaient un contre six ; et quand la bataille est finie , notre salle de bal se trouve ornée de tous ces trophées.

---

## SCÈNE II.

ANTONIO, BIANCO ( *examinant les trophées* ).

BIANCO. \*

Ah ! Ah ! voilà , vraiment , qui prend une tournure.

ANTONIO.

N'est-ce pas , seigneur troubadour ?

BIANCO.

Ces fleurs , ces turbans , ces étendards.... Tout cela est très-bien décoré.

ANTONIO.

Il faut convenir que les Sarrazins sont venus se

---

\* Un ruban noir indique , à son bras , une légère blessure.

faire assommer bien à propos ; et je crois que monsieur le baron doit être content maintenant de vous avoir donné l'hospitalité : nous avons bien secondé la valeur du seigneur Bianco.

BIANCO ( *surpris* ).

Vous étiez à la bataille, monsieur Antonio ?

ANTONIO.

Oui, certes ; j'étais sur notre plus haute tour. Comme ces maudits renégats se sont battus ! nous avons eu bien de la peine à en venir à bout ; mais avec l'assistance du ciel....

BIANCO.

Et la vôtre : les voilà partis. Ne songeons maintenant qu'à célébrer notre victoire et l'heureux mariage qui va se faire. Savez-vous où est le seigneur Bianco ?

ANTONIO.

Avec son oncle, qui ne peut plus s'en séparer

BIANCO ( *à part, riant* ).

Comme cela doit amuser Son Altesse !

ANTONIO.

Il l'appelle son libérateur ; il l'embrasse à l'étouffer ; et je crois qu'il a le projet de le garder auprès de lui pour faire peur aux Sarrazins.

BIANCO ( *à part, en riant* ).

Je ris de l'embarras dans lequel la tendresse spontanée du baron doit mettre le prince. (*Haut.*) Et la charmante Floretta ?

ANTONIO.

Elle ne le quitte pas non plus ; elle en perd la tête.

BIANCO ( *à part* ).

Ceci n'est pas aussi gai. ( *Haut.* ) Antonio , allez dire en confidence au seigneur Bianco que quelqu'un désire lui parler , en secret , dans la salle des Charmilles.

ANTONIO.

J'y vais , seigneur troubadour. ( *Il sort.* )

---

### SCÈNE III.

BIANCO ( *seul* ).

Quoique je sois bien sûr de l'amour du prince pour Marguerite , j'en'aime point à savoir Son Altesse auprès de Floretta. Ma prétendue est d'une ingénuité , d'une innocence... elle n'a que seize ans ; et , à cet âge , le cœur est prompt à s'enflammer. Voici la princesse ; elle doit être satisfaite de mon zèle.

## SCÈNE IV.

BIANCO , LA COMTESSE , MARGUERITE.

MARGUERITE.

Recevez , mon cher Bianco , mes félicitations sur votre adresse et sur le courage que vous avez montré dans cette circonstance.

BIANCO.

Je n'ai fait que suivre le prince , Madame.

LA COMTESSE.

Non , non , seigneur Bianco ; du haut des remparts , je vous ai vu plusieurs fois vous jeter devant lui. (*Remarquant le bras du comte.*) Et vous êtes blessé.

BIANCO (*avec gâté*).

Vous croyez ?

MARGUERITE (*ôtant une bague de son doigt*).

Je veux , mon cher Bianco , qu'une marque de ma reconnaissance vous rappelle , sans cesse , tout ce que je vous dois.

BIANCO (*vivement*).

Elle me rappellera , Madame , que j'ai eu le bonheur de vous servir.



ROMANCE.

MARGUERITE.

1<sup>er</sup>. Couplet.

Noble écuyer, soutien du diadème,  
Prend ce saphir, par ma main présenté,  
Et qu'à jamais il devienne l'emblème  
Des chevaliers de la Fidélité.

2<sup>e</sup>.

Que tout Français, fidèle à sa patrie,  
Fidèle au Roi, fidèle à la beauté,  
En recevant cette bague chérie,  
Soit chevalier de la Fidélité.

BIANCO.

3<sup>e</sup>.

Que le Roi vive, et la France prospère!  
Sur ses autels, que Dieu soit respecté !  
Ce sont les vœux, et l'unique prière,  
Des chevaliers de la Fidélité.

LA COMTESSE.

Avez-vous vu le prince ?

BIANCO.

J'ai fait dire à Son Altesse que quelqu'un désirait  
lui parler, secrètement, en ces lieux ; il ne peut tarder  
à s'y rendre, et je vais lui faire le nouveau roman  
dont nous sommes convenus.

LA COMTESSE.

Quelqu'un s'avance vers ces charmilles : c'est lui,  
sans doute, éloignons-nous, un instant.

( Elles entrent sous le portique à droite. )

## SCÈNE V.

BIANCO, CHARLES.

CHARLES.

Quoi ! c'est vous, mon cher Bianco ? Mais avec tout le mystère que votre envoyé a mis dans son message, j'espérais qu'il s'agissait ici de quelque bonne fortune !

BIANCO.

Et Votre Altesse s'est hâtée d'accourir ?

CHARLES (*gaiement*).

Je croyais que quelque pèlerine réclamait de moi aide et protection, et en chevalier français....

BIANCO.

Mon prince, Votre Altesse ne s'est pas trompée : cette jolie pèlerine, que nous avons sauvée de la fureur des Sarrazins, demande un entretien secret au seigneur Bianco.

CHARLES (*vivement*).

Je le lui accorde, (*Par réflexion.*) Que peut-elle avoir à me dire ?

BIANCO.

Mon prince, je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que cette jeune pèlerine n'est pas ce qu'elle veut paraître.

CHARLES.

Vous croyez ?

BIANCO.

J'en suis sûr : j'ai entendu certains discours.... Je ne serais pas étonné que ce fut quelque princesse ! une reine , peut-être ! Votre Altesse n'ignore pas que la manie des pèlerinages a gagné tous les rangs , tous les états....

CHARLES.

D'accord ; mais quel motif peut vous faire penser que cette pèlerine est d'un rang si élevé ?

BIANCO.

Son langage , la noblesse de sa démarche , le respect dont toute sa suite l'entoure ; et enfin.... ( *Montrant l'anneau qu'il a au doigt.* ) ce gage de sa reconnaissance.

CHARLES.

Elle vous a donné cet anneau ?

BIANCO.

Une simple pèlerine ne saurait faire un don semblable , et tout me porte à croire....

CHARLES.

En effet ; mais quelle est-elle ?

BIANCO.

Votre Altesse ne lui trouve-t-il pas quelque chose d'étranger ?

CHARLES.

Mais non ; elle faisait des vœux pour le bonheur de la France.... Elle vient , dit-elle , de prier pour le Roi.

BIANCO.

Ceci serait une preuve que le Roi est aimé partout.  
Du reste, mon prince, vous allez, sans doute, approfondir ce mystère, car je la vois qui s'avance.

CHARLES (*vivement*).

Eloignez - vous, et empêchez que Floretta ne vienne me chercher jusqu'ici.

BIANCO (*à part*):

L'aimable emploi pour un futur époux!

(*Il sort par le portique du fond, en faisant un signe d'intelligence à la princesse qui entre.*)

## SCÈNE VI.

CHARLES MARGUERITE.

CHARLES (*à part*).

Plus je la considère et plus je trouve, en effet....

MARGUERITE (*approchant*).

Voyons si son cœur répond au mien.

CHARLES (*allant au-devant d'elle*).

Vous avez désiré me parler, Madame?

MARGUERITE.

Oui, chevalier; je n'ai pas voulu quitter ce séjour sans vous avoir exprimé toute ma reconnaissance pour le service important que vous m'avez rendu.

CHARLES

Que voulez-vous dire, Madame ?

MARGUERITE.

N'est-ce pas à votre valeur que nous devons tous aujourd'hui la liberté ?

CHARLES.

Attachez moins de prix, Madame, à une action si simple et si naturelle ! Mes compagnons d'armes ont tout fait.

MARGUERITE.

C'est la modestie des héros, chevalier, et votre courage mérite une récompense.

CHARLES (*avec galanterie*).

Si j'ai pu vous servir, Madame, je suis assez payé par mon cœur et par le plaisir que je trouve à vous voir.

MARGUERITE.

Non, non, seigneur chevalier, votre vaillance, vos sentimens et vos actions n'annoncent pas une âme vulgaire ! le ciel vous a donné toutes les vertus qui font les grands rois. Il ne vous manque qu'un trône, et je viens vous l'offrir.

CHARLES.

Qu'entends-je ? vous, Madame, vous seriez ?....

MARGUERITE (*avec une aimable plaisanterie*).

La veuve d'un roi puissant, d'un prince dont tout l'Orient a connu la gloire, de ce Baudouin, enfin, que le roi de France remplaça sur le trône de la Syrie.

( 57 )

CHARLES (*à part*).

Bianco ne s'était pas trompé !

MARGUERITE.

Forcée de fuir mes états, presque envahis par les Sarrazins, j'ai traversé les mers sous les habits d'une pèlerine, et je me rends à la cour de Philippe pour y chercher un époux et un défenseur !

CHARLES (*avec transport*).

Ah ! Madame, quel chevalier français ne briguerait le double bonheur de vivre et d'exposer ses jours pour vous ?

MARGUERITE (*effrayée, à part*).

Accepterait-il ?

DUO.

RÉCITATIF.

CHARLES.

Parlez, parlez, soudain à votre voix,  
Veuve de Baudouin, illustre pèlerine,  
Nos chevaliers français, pour défendre vos droits,  
Vous suivront dans la Palestine.

*Chant gracieux.*

Heureux le roi qui va tenir de vous,  
Une si brillante couronne !  
Puisqu'il doit être votre époux,  
Le bonheur l'attend sur le trône.

MARGUERITE (*à part*).

Ah ! je me sens troubler  
A ce langage si tendre,  
J'étais bien loin de m'attendre !  
Mon épreuve me fait trembler !

CHARLES (*avec gaieté*).

Au trône brillant de Syrie,  
Vous daignez m'offrir de monter !

MARGUERITE.

Qui mieux que vous a su le mériter ?  
Soyez l'espoir de ma patrie !

CHARLES.

Quoi ! je deviendrais votre époux !

MARGUERITE.

Mon trône et ma main sont à vous.

(*A part.*)

Ah ! je me sens troubler, etc.

CHARLES.

Madame, à votre défense,  
Je consacre à jamais mon bras !  
Je vous ramènerai jusques dans vos états ;  
J'assurerai votre vengeance.

MARGUERITE.

Quel langage !

CHARLES.

A jamais,  
Comptez sur les Français ;  
Mais, reine aimable de Syrie,  
Par un sort cruel et doux,  
Je puis mourir pour vous,  
Et non vous consacrer ma vie.

MARGUERITE.

Expliquez-vous ?

CHARLES (*avec transport*).

Une autre a reçu mes sermens.

( 59 )

MARGUERITE ( *à part* ).

Heureux momens !

CHARLES.

Une autre à ses attraits m'enchaîne !  
Elle n'est point encore souveraine ;  
Mais elle règne sur mon cœur.

MARGUERITE ( *à part , gaiement* ).

Vraiment, il m'a fait peur.

*Ensemble.*

MARGUERITE.

Moment d'ivresse !  
Heureuse princesse !  
Il te garde sa foi ,  
Il est digne de toi.

CHARLES ( *à part* ).

Moment d'ivresse !  
Aimable princesse !  
Je te garde ma foi  
Je suis digne de toi.

---

## SCÈNE VII.

LES MÊMES , FLORETTA , LA COMTESSE.

FLORETTA ( *paraissant sous le portique qui fait face  
au public , à gauche* ).

Eh bien ! je m'en doutais , le voilà encore avec la  
pélerine !



LA COMTESSE ( *de l'autre côté, sans se montrer* ).

Il me tarde de savoir si la princesse est contente de son épreuve!

MARGUERITE.

Ainsi, chevalier, vous refusez un trône....

FLORETTA ( *sans se montrer* ).

Qu'entends-je?

CHARLES.

Pardonnez, grande reine.....

FLORETTA.

Une reine!

CHARLES.

Mais croyez que si mon cœur pouvait encore se donner, il serait à vous, non pour le trône brillant de la Syrie, que vous daignez m'offrir, mais parce qu'après la dame que j'adore, nulle autre mieux que vous ne me paraît digne d'être aimée.

FLORETTA.

Comme cela me fait honneur!

LA COMTESSE.

Son Altesse triomphe.

CHARLES.

Volez à la cour de France, Madame! vos vœux y seront exaucés. Il n'est pas un de nos chevaliers qui ne brûle aujourd'hui de défendre les droits légitimes. Vous trouverez en eux des alliés généreux! ils embrasseront votre cause, sans espérer d'autre récompense que la gloire d'avoir secouru le malheur!

FLORETTA (*à part*).

Il parle comme un prince!

(*Ici la comtesse descend la scène ; Marguerite l'aperçoit et lui fait signe d'avancer.*)

MARGUERITE.

Approchez , ma chère Amélie : d'après l'assurance que je viens de recevoir , je puis enfin croire au bonheur ! que tout s'apprête pour notre départ. Adieu , chevalier ; loin d'être offensée de votre franchise , je garderai , toute ma vie , le souvenir de vos nobles refus.

(*Le prince lui donne la main et sort avec elle.*)

## SCÈNE VIII.

FLORETTA , LE BARON.

FLORETTA.

Vraiment , je n'aurais jamais cru que le seigneur Bianco eut tant d'amour pour moi.

LE BARON (*arrivant du côté opposé*).

Eh bien ! eh bien ! où sont-ils donc ? mon neveu ! la pèlerine ! je les cherche partout ! Depuis que j'ai vu les Sarrazins de si près , je ne puis plus rester seul.

FLORETTA.

Ah ! monsieur le baron , vous ne savez-pas ? quel honneur pour vous , pour moi ! la pèlerine ! elle veut épouser mon prétendu.

LE BARON.

Mon neveu ! je ne donne point mon consentement.

FLORETTA.

Elle lui offre un trône, une couronne!

LE BARON.

Que dis-tu-là? es-tu folle?

FLORETTA.

C'est une reine, monsieur le baron; c'est une reine!

LE BARON.

Une reine!

FLORETTA.

La reine de Syrie!

LE BARON.

La reine de Syrie! en es-tu bien sûre?

FLORETTA.

J'ai tout entendu!

LE BARON.

Je m'en doutais! la noblesse de ses traits m'a frappé d'abord.

FLORETTA.

Votre neveu a refusé sa main par amour pour moi!

LE BARON.

Mon neveu est un sot! refuser la reine de Syrie! Sais-tu ce que c'est que la Syrie?

FLORETTA.

Non, monsieur le baron.

LE BARON.

C'est le plus beau royaume de l'Europe! Allons, suivez-moi, Mademoiselle; je vais raccommo-der tout cela. Une reine dans mon château! et j'ai manqué lui refuser l'hospitalité!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANTONIO.

ANTONIO (*accourant*).

Monsieur le baron ! M. le baron ! grande nouvelle !

LE BARON (*transporté*).

Ouvre la porte à tout le monde.

ANTONIO.

C'est la princesse de Sicile qui arrive.

LE BARON.

La princesse de Sicile !

ANTONIO.

Un courrier vient de l'annoncer.

LE BARON (*hors de lui*).

La reine de Syrie ! la princesse de Sicile !

---

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE, ALIBERTHE.

JEANNE et ALIBERTHE (*accourant*).

Monsieur le baron ! monsieur le baron ! grande nouvelle ! le prince Charles de France va arriver !

LE BARON.

Le prince Charles de France ! Toutes les puissances de la terre se sont donné rendez-vous dans mon château ! Antonio, rassemble les troubadours ; que la

fête soit belle, somptueuse! je vais donner des ordres pour qu'elle soit digne, enfin, de la reine de Syrie, de la princesse de Sicile et du prince Charles de France!

---

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLES, BIANCO.

BIANCO.

Monsieur le baron, la princesse de Sicile est aux portes du château.

LE BARON.

Déjà! comme elle voyage vite! Je vais la recevoir. (*A Antonio.*) Que l'on prépare ses appartemens.

BIANCO (*riant*).

Cela n'est pas nécessaire, Son Altesse occupera ceux de la reine de Syrie qui vient de se remettre en route.

LE BARON.

Ah! mon Dieu, S. M. la reine de Syrie est partie, et je n'ai pas eu le tems de lui offrir mon hommage. Allons du moins complimenter la princesse; et vous, mon neveu, disposez tout pour lui prouver combien elle nous est chère.

CHARLES (*riant*).

Ce soin, mon cher oncle, me regarde particulièrement.

LE BARON.

Je me rends auprès d'elle, et je l'amène sous ces arcs de triomphe. (*Il sort avec Floretta.*)

---

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté* LE BARON *et* FLORETTA.

CHARLES (*bas*).

Vous, mon cher Bianco, allez rassembler nos troubadours, et que la fête commence quand Marguerite paraîtra.

BIANCO (*à Antonio et Jeanne*).

Mes amis, suivez-moi au petit pavillon; j'ai compté sur vous pour la surprise que je prépare à Son Altesse.

JEANNE.

Nous vous suivons, seigneur troubadour, nous vous suivons. (*Bianco sort.*)

---

SCÈNE XIII.

CHARLES, ANTONIO, JEANNE, ALIBERTHE.

JEANNE (*à Charles, vivement*).

Vous qui êtes toujours avec le prince, seigneur Bianco, dites-lui bien tout le plaisir que nous avons à le voir.

CHARLES.

Il le saura, mes bons amis.

ALIBERTHE.

Apprenez-lui que nous faisons tous des vœux pour que son mariage prospère.

ANTONIO.

Dites-lui que nous l'aimons , que nous le chérissons.... et que s'il a besoin d'un concierge pour son château de Paris , je suis bien à son service.

JEANNE.

Allons au petit pavillon. ( *Ils sortent.* )

---

## SCÈNE XIV.

CHARLES ( *seul* ).

Vive Dieu ! je ne l'éprouvai jamais comme aujourd'hui ; le plus doux plaisir des princes est d'être aimés de ceux dont le ciel leur a confié le bonheur.

RONDEAU.

Français, Français, de l'espérance  
Suivez enfin la douce loi ;  
Criez , criez : *Vive le Roi !*  
Car le Roi dit : *Vive la France !*

Trop longtems au champ de victoire,  
L'ambition des conquérans,  
Paya les palmes de la gloire  
Du sang de ses nobles enfans.  
Mais vainement le sort t'accable ;  
Peuple vaillant et généreux,  
Tu seras toujours redoutable ;  
Ton Roi seul peut te rendre heureux.

Français , Français , etc.

Si le clairon faisait entendre  
Un jour le signal des combats ,  
Au champ d'honneur , pour vous défendre ,  
Vos princes guideront vos pas ;

Et, dans l'ardeur qui les enflamme,  
De l'enfer bravant les coups,  
Et faisant flotter l'oriflamme,  
Ils vous diront, en mourant près de vous :

Français, Français, de l'espérance  
Suivez enfin la douce loi ;  
Criez, criez : *Vive le Roi !*  
Car le Roi dit : *Vive la France !*

*Chœur lointain.*

Vive le Roi !

Ces cris d'allégresse m'annoncent l'arrivée de Marguerite : elle s'avance vers ces lieux. Évitions d'abord sa présence. ( *Il entre dans les charmilles.* )

---

## SCÈNE XV.

MARGUERITE , LA COMTESSE , DAMES et  
SEIGNEURS de la suite de la princesse (en grand  
appareil). LE BARON et FLORETTA.

CHŒUR.

Dans ce manoir tranquille ,  
Où tu dictes des lois ;  
Noble baron , donne un asile  
A la fille des Rois.

MARGUERITE ( *au baron , en riant* ).

Je viens pour un instant troubler ta solitude.

LE BARON.

Princesse, ayez la certitude....

( *A part.* )

C'est singulier, en vérité ;



J'ai déjà vu cette princesse.  
A Naples , cependant , je n'ai jamais été.

FLORETTA ( *à part* ).

C'est singulier , en vérité ;  
J'ai déjà vu Son Altesse.  
A Naples , cependant , je n'ai jamais été.

CHŒUR.

Dans ce manoir tranquille , etc.

LE BARON ( *à Marguerite* ).

Pardon , Madame ; mais c'est bien étrange : je n'ai jamais eu l'honneur de voir Votre Altesse , et cependant je crois la reconnaître.

MARGUERITE ( *gaiement* ).

Mon cher baron , nous nous serons rencontrés dans quelque pèlerinage.

LE BARON.

Ah ! mon Dieu ! Quoi ! Madame , vous étiez la pèlerine et la reine de Syrie ! Ah ! combien je suis confus , désespéré..... ( *Appellant.* ) Antonio.

---

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES , ANTONIO ( *accourant* ).

ANTONIO ( *se tenant à l'écart* ).

Monsieur le baron ?

LE BARON.

Faites venir mon neveu ? ( *À Marguerite.* ) Je veux avoir l'honneur de le présenter à Votre Altesse.

ANTONIO.

C'est impossible , monsieur le baron ; il vient de

recevoir l'ordre de se rendre sur-le-champ à Paris, et il a quitté le château.

TOUS.

Qu'entends-je ! (*Surprise bien prononcée.*)

MARGUERITE (*à la comtesse*).

Que signifie ce mystère ?

LE BARON.

Comment, mon neveu est parti sans me dire adieu !

MARGUERITE (*à part*).

Dans quelle inquiétude ce départ précipité me plonge ! (*Haut.*) Allons, ma chère comtesse, il est tems de poursuivre notre voyage.

LE BARON.

Eh ! quoi ! Votre Altesse veut déjà nous quitter.

MARGUERITE.

Il le faut, mon cher baron. Adieu ; je n'oublierai jamais l'accueil que la reine de Syrie et la princesse de Sicile ont reçu de vous. (*À la suite.*) Partons.

(*Elle s'avance vers le portique à gauche. En ce moment, tous les paysans avec des bouquets et représentant le peuple de la France, sortent du portique en chantant et en dansant. Jeanne et Aliberthe sont à leur tête.*)

MARGUERITE.

Que vois-je ?

CHŒUR.

Honneur de l'Italie,  
Princesse chérie,  
Que le ciel accorde à nos vœux,  
Ecoute la reconnaissance  
De ce peuple de France  
Que tu viens rendre heureux !

JEANNE.

Une alliance désirée  
Termine aujourd'hui tous nos maux.  
De nos rois la tige adorée  
Va voir s'étendre ses rameaux.

ALIBERTHE (*qui porte un lis*).

Croissez, croissez, tige féconde  
En vrais sages, en vrais héros ;  
Et, pour le bonheur du monde,  
Etendez au loin vos rameaux.

( *Elle offre le lis à la princesse, qui le prend avec bonté, et reçoit les bouquets.* )

MARGUERITE.

Ah ! combien je suis attendrie !  
Mes amis, je vous remercie.  
Adieu ! le souvenir de ce jour plein d'attraits  
Ne me quittera jamais.

CHŒUR.

Honneur de l'Italie,  
Princesse chérie, etc.

( *La princesse ne pouvant sortir par le portique qui lui est fermé par les paysans, s'avance vers celui qui est à droite. A l'instant, Bianco, en riche costume et à la tête des troubadours, se présente par ce portique et l'arrête.* )

BIANCO, LES TROUBADOURS.

Cédons au joyeux délire  
Que nous inspire  
Ce beau jour !  
Consacrons notre lyre  
A l'hymen, à l'amour.

BIANCO.

Par de joyeux accens,  
De la Seine, ô Français ! fais retentir la rive,

Du Pausilipe une fleur fugitive,  
Dans les jardins du Louvre entre, avec le printems.

LES TROUBADOURS.

Cédons au joyeux délire, etc.

MARGUERITE.

Ah ! combien je suis attendrie !

Mes amis, je vous remercie.

Adieu ! le souvenir de ce jour plein d'attraits

Ne me quittera jamais.

( *Le portique de la droite étant occupé par les troubadours, la princesse s'avance vers le portique du fond. Au même instant, une troupe de chevaliers français, l'épée à la main, et portant des bannières sur lesquelles on lit : AMOUR ET GLOIRE, paraît et lui ferme le passage.* )

CHEVALIERS.

Honneur des lis, que la gloire environne,

Reçois aujourd'hui notre foi ;

Ces glaives désormais sont le soutien du trône ;

La véritable gloire est de servir son roi.

( *A la fin du chœur, les chevaliers et les troubadours élèvent leurs glaives, les paysans leurs rameaux d'oliviers et de lauriers, et la princesse se trouve sous un berceau d'épées, de verdure et de lis.* )

TABLEAU.

---

## SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, CHARLES DE FRANCE ( *en habit de cour* ). SUITE.

MARGUERITE.

Le prince !

LE BARON et FLORETTA.

Que vois-je ?....

LA COMTESSE.

Bianco nous a trahies.

CHARLES (*avec noblesse et gaieté*).

Reine de Syrie, vous voyez, à vos pieds, le chevalier que le roi de France vous a choisi.

MARGUERITE (*riant*).

Je l'accepte, prince. Avec lui, je ne craindrai plus les infidèles.

LE BARON (*stupéfait*).

Quoi, Monseigneur, vous étiez.....

BIANCO.

Oui, mon cher oncle, le prince lui-même; et vous voyez en moi, le véritable Bianco.

CHARLES.

Venez, Madame; hâtons-nous de nous rendre à Paris, tous les cœurs vous y attendent. Venez, par votre présence, embellir la cour de Philippe, et partager avec une princesse chérie l'amour et la vénération des Français.

MARGUERITE.

Je mettrai ma gloire à m'en faire aimer.

TOUS.

Vive le Roi !

*Reprise du Chœur.*

Honneur des lis, que la gloire environne,  
Reçois aujourd'hui notre foi;  
Ces glaives désormais sont les soutiens du trône;  
La véritable gloire est de servir son Roi.

20 JY 63  
FIN.